

Jacques Poirier

Chapitre sur Bachelard dans *Les Lettres françaises et la psychanalyse (1900-1945)*, Dijon, Éditions univ. de Dijon, 2020, 240 p. (extrait pp. 176-186)

Gaston Bachelard entre Freud et Jung

Si l'on ignore comment Bachelard rencontra Freud, on sait qu'à Dijon, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, il consacrait des cours à la psychanalyse¹. C'est d'ailleurs à la fin des années 30 que la relation de Bachelard avec la psychanalyse fut la plus intense. La même année 1938, Bachelard publia en effet *La Formation de l'esprit scientifique : Contribution à une psychanalyse de la connaissance* et *La Psychanalyse du feu*², qui forment diptyque. Enthousiaste, Bachelard inscrit alors la psychanalyse au cœur de son épistémologie (*La Formation...*) et de sa poétique, avec cette *Psychanalyse du feu* qui ouvre la série des quatre éléments. Mais, comme le montre Marie-Louise Gouhier³, dès 1942, avec *L'Eau et les rêves*, la psychanalyse passe un peu au second plan. Enfin, à partir de 1947-1950, le jugement sur la psychanalyse va se faire plus critique, à mesure que Bachelard, sans jamais rompre, en souligne les limites.

Véritable archéologie de l'esprit humain, *La Formation de l'esprit scientifique* recourt à la psychanalyse pour résoudre une difficulté épistémologique puisque cet essai revisite la préhistoire de la science dans une perspective freudienne. Car de même que l'adulte ne se comprend qu'à la lumière de l'enfant, l'épistémologie doit opérer un détour par un stade infantile du savoir, qui ne procède pas de la raison mais du désir et du plaisir (l'image, la sympathie, la participation...). Là réside l'intérêt des théories pseudo-scientifiques, plus extravagantes les unes que

¹ Jean-Claude Filloux, « Témoignage sur la vie de Gaston Bachelard », dans *Gaston Bachelard : Science et poétique, une nouvelle éthique ?*, s. d. Jean-Jacques Wunenburger, Hermann, 2013, p. 497. C'est pendant cette période que Bachelard fit la connaissance de Geneviève Bianquis, spécialiste du romantisme allemand, et de Juliette Boutonier, qui fit une thèse sous sa direction et allait devenir analyste.

² *La Formation de l'esprit scientifique*, Vrin, 1938 ; rééd. Vrin, « Bibliothèque des textes philosophiques », 1993. Noté FES. *La Psychanalyse du feu*, Gallimard, 1938 ; rééd. Gallimard, « Folio-Essais », 1985. Noté PF.

³ Marie-Louise Gouhier, « Bachelard et la psychanalyse A – La rencontre », in *Bachelard*, colloque de Cerisy, UGE, « 10/18 », 1974, p. 138-139.

les autres, qui se sont succédées d'Aristote à Bacon. En effet, en recourant à la psychanalyse pour des œuvres qui, semble-t-il, ne sont pas de son ressort, Bachelard réalise un coup de force : soudain, ces textes qui ne peuvent rien nous apprendre sur les lois de la nature nous en disent long sur les lois de la psyché. Certes, précise l'auteur, la tâche ne consiste pas à étudier « la psychologie du moi » mais à « suivre les errements de la pensée qui cherche l'objet » (*FES*, 119). La « psychanalyse de la connaissance » n'est donc pas une psychologie directe mais une psychologie du reflet à partir des images du moi que constituent les théories fantasmatisques des Anciens, et notamment des alchimistes.

La psychanalyse aura en effet favorisé la redécouverte de l'alchimie dans une lumière nouvelle⁴. Ainsi Bachelard connaît les travaux du psychanalyste Herbert Silberer (cité *FES*, 62), auteur de *Probleme der Mystik und ihrer Symbolik* (1914), que cite C. G. Jung⁵. Certes, explique-t-il, la science des XVII^e et XVIII^e s. a rompu ou cru rompre avec l'alchimie. Mais à la différence de la science moderne qui, à partir du XIX^e s., substitue aux séductions du sensible les seules lois physico-chimiques, la science ancienne succombe sans cesse au démon de l'analogie puisque pour elle le monde est un organisme vivant, régi par les mêmes lois que l'homme, et dont on peut rendre compte de façon métaphorique. En toute innocence puisqu'ils croient parler du monde, les savants anciens passent donc aux aveux. Du coup, leurs textes se décryptent à livre ouvert. En un véritable florilège freudien, on voit la nature passer par le stade oral (elle ingère les substances) ou par le stade anal (les métaux comme excréments) et chacun de ses composants recevoir un sexe, puisque le rapprochement de deux substances est perçu comme un accouplement, exposé parfois à tous les dérèglements du désir comme le montre la référence à Havelock Ellis (*FES*, 244). Ainsi, le mercure, si important dans la chimie ancienne, se voit gratifié par Bachelard d'un complexe d'Édipe puisque, selon un traité de l'époque, il « est plus vieux que sa mère qui est l'eau » et que « c'est lui qui coupe la tête du Roi ... pour avoir son royaume » (*FES*, 224).

À la lumière de sa culture analytique, Bachelard a plaisir à exploiter ce matériau fantasmatique. Ainsi, pour la composante anale, il élabore une « Psychologie du réaliste » (titre du chapitre XII), où il considère notamment que les « réalistes », ces « avarés », éprouvent le « complexe d'Harpagon » (*FES*, 158), s'appuyant notamment sur l'ouvrage de René et Yvonne Allendy, *Capitalisme et sexualité* (1932) dont la thèse centrale est qu'à l'humanité primitive, de type oral, a succédé le capitalisme, de type anal. Quant aux entrailles de la Terre-mère, où est censé se cacher un trésor, elles alimentent une rêverie dont Bachelard souligne la dimension régressive en se référant au *Traumatisme de la naissance*, d'Otto Rank (*FES*, 213).

Tout un continent textuel englouti reprend donc vie dès lors que les erreurs scientifiques nous apparaissent comme autant d'archives de la psyché, jusque-là

⁴ À titre d'exemple, l'article de René Crevel pour le numéro du *Disque vert* sur la psychanalyse s'intitule : « Freud, de l'alchimiste à l'hygiéniste » (1924).

⁵ À noter que l'essai de Jung, *Psychologie und Alchemie*, publié en 1944, a comme point de départ deux conférences publiées en 1935-36, au moment où Bachelard redécouvre l'alchimie sous l'angle analytique.

inexploitées. Ou comme autant de libres associations qui auraient attendu depuis des siècles l'écoute d'un analyste. Les matériaux réunis pour *La Formation de l'esprit scientifique* vont d'ailleurs nourrir *La Psychanalyse du feu* qui, à partir d'une réflexion épistémologique, ouvre sur une poétique. Paru également en 1938, mais aux éditions Gallimard, *La Psychanalyse du feu* bénéficie pour son lancement du soutien de *La NRF* puisque dans le numéro du 1^{er} août figure le chapitre III de l'ouvrage. Après le soutien apporté au freudisme orthodoxe par *La NRF* de Jacques Rivière (les articles d'Albert Thibaudet et de Jules Romains), *La NRF* de Jean Paulhan choisit donc de s'ouvrir à une psychanalyse d'un type nouveau.

D'une composition complexe, *La Psychanalyse du feu* apparaît d'abord comme la continuation de *La Formation de l'esprit scientifique*. En relisant les traités savants, et donc en descendant « plus au fond » jusqu'à atteindre « les valeurs inconscientes » (PF, 108), Bachelard propose en effet de retrouver « l'alchimiste sous l'ingénieur » (PF, 16). Car, ainsi qu'il l'a montré dans l'ouvrage précédent, il en va de la science comme du moi : du fait qu'il comporte une dimension psychique, l'obstacle épistémologique équivaut à une résistance, et donc appelle l'interprétation. De ce fait, comme le montre cette « psychanalyse indirecte et seconde » (PF, 48), « nos pensées fondamentales sur le monde » constituent autant de « confidences sur la jeunesse de notre esprit » (PF, 11). Mais si une telle position relève bien de l'analyse, il n'est pas certain que Freud se serait reconnu là. En effet, le lexique freudien se voit sans cesse détourné, à commencer par le concept d'inconscient et celui de complexe. Pour Freud, l'inconscient entretient une césure au cœur du sujet, alors que chez Bachelard la psyché semble poreuse. Ici, en effet, le moi se trouve à proximité immédiate. Entre la conscience pure et ce territoire hors d'atteinte que constitue l'inconscient, Bachelard explore une « zone moins profonde que celle où se déroulent les instincts primitifs », une « zone [...] intermédiaire » dont l'« action » est « déterminante pour la pensée claire » (PF, 30). Comme l'écrit Hélène Védrine, le risque est alors d'élaborer une « psychanalyse de l'entre-deux qui ne s'intéresse ni au sexe, ni à l'Œdipe, ni aux régressions, ni à l'affreux petit secret des familles⁶ ». Avant elle, Charles Mauron avait d'ailleurs violemment critiqué Bachelard du fait que chez lui « les mots ont perdu de leur rigueur. Le rêve n'est plus distingué de la rêverie [...] ; le contenu manifeste n'est plus discerné de son contenu latent ; le travail du rêve et ses processus précis ne sont pas considérés. L'inconscient dont il est question ne comporte ni mécanismes, ni instances ; il n'a pas d'histoire et on le saisit aisément par simple introspection⁷. »

La formule est brutale, mais en gardien de l'orthodoxie Mauron ne pouvait que dénoncer l'euphémisation constante à laquelle procède Bachelard. Ainsi, le rêve, cette « voie royale », cède la place à la « rêverie », chère à Rousseau et aux romantiques. La « sublimation continue » de la psychanalyse classique, propre aux passions, doit être distinguée de la « sublimation dialectique », réservée à l'intellect

⁶ Hélène Védrine, *Les Grandes Conceptions de l'imaginaire. De Platon à Sartre et Lacan*, Le Livre de Poche-Essais, 1990, p. 116.

⁷ Charles Mauron, *Des métaphores obsédantes aux mythes personnels* [1963], José Corti, 1980, p. 28.

(FES, 70). Au « narcissisme égoïste » de la psychanalyse freudienne s'oppose un « narcissisme cosmique⁸ ». Et aux côtés du refoulement inconscient, il y a place pour un « refoulement conscient⁹ ». Cette absence de vrai refoulement (et dans le même temps de culpabilité) confère au monde selon Bachelard sa pleine lisibilité (le désir et le plaisir se lisent à livre ouvert). On comprend ainsi les ambiguïtés de Bachelard envers Œdipe qui, aveugle et coupable, renvoie au versant ombreux du monde. Face à Œdipe, l'auteur hésite : le plus souvent, notamment dans *La Psychanalyse du feu*, Œdipe prend place au sein d'une longue théorie de complexes culturels¹⁰ ; mais comme la pensée de Bachelard est ambivalente, il lui accorde cependant une place particulière quand il suggère de lire « le complexe de Prométhée » comme « le complexe d'Œdipe de la vie intellectuelle. » (PF, 31) À la figure du désir interdit (Œdipe) répond ainsi le héros du savoir dérobé (Prométhée), si bien que la psychanalyse bachelardienne s'affiche comme un analogon – subtilement déplacé – de la théorie freudienne¹¹.

Une telle reconfiguration des concepts analytiques va de pair avec une théorie anti-freudienne de la culture – même si Bachelard et Freud, pour qui l'homme est un être de désir, s'opposent tous deux à Marx, pour qui il est un être de besoin. *La Psychanalyse du feu* peut en effet se lire comme une réponse à *Totem et Tabou*, à quoi Bachelard s'oppose du tout au tout par la dimension centrale du plaisir dans l'avènement de la technique. Car si le freudisme accorde un rôle moteur au plaisir, il en souligne la dimension anarchique quand il est livré à lui-même. Au plan individuel, il faut donc que la libido emprunte la voie de la sublimation ; et au plan collectif, on sait de quelle façon la cité se fonde sur le crime et le sentiment de culpabilité. Or, rien de tout cela chez Bachelard, qui évoque la jouissance à polir des pierres¹², à frotter deux morceaux de bois pour en faire jaillir le feu, en sorte que, dans un premier temps du moins, la civilisation ignore la répression – un peu comme la société chez Rousseau avant l'avènement de la propriété. Au plus loin de la horde primitive, Bachelard postule une harmonie première entre le réel et le désir, substituant une psychanalyse de la plénitude à une psychanalyse du manque. Certes, il admet que le « complexe d'Harpagon » est venu s'inscrire au cœur de notre culture, mais dans un second temps, comme chez Rousseau. Car Bachelard

⁸ ER, 35. À rapprocher de l'Introversion mystique, de Romain Rolland, qui procède à une inversion de même type.

⁹ PF, 271. Sur le « refoulement conscient », voir les propos d'André Robinet, dans *Bachelard*, colloque de Cerisy, *op. cit.*, p. 158. À rapprocher de la « sublimation pure », « délestée de la charge des passions, libérée de la poussée des désirs. » (*La Poétique de l'espace* [1957], PUF, « Quadrige », 1998, p. 12).

¹⁰ À propos d'une remarque de Max Muller suggérant que le feu, né de deux pièces de bois, dévore ses géniteurs, Bachelard a ce mot : « Jamais le complexe d'Œdipe n'a été mieux et plus complètement désigné. » (PF, 52)

¹¹ Voir notamment la Préface à l'ouvrage de Patrick Mullahy, Œdipe. Du mythe au *complexe* : Exposé des théories psychanalytiques (trad. de l'anglais, Payot, 1951), où Bachelard affirme que « ce complexe d'Œdipe est vraiment central ». À quoi il ajoute cependant que pour les modernes, il pourrait prendre un autre nom, et – citation à l'appui – s'appeler par exemple « complexe de Stendhal » (p. 8).

¹² « L'âge de la pierre polie est l'âge de la pierre caressée », PF, 42.

refuse de donner le premier rôle au refoulement et de lire la culture comme le produit du négatif. De là un refoulement qui n'aurait rien de névrotique, puisque l'auteur rêve d'un refoulement conscient, et même joyeux (*PF*, 170). La psychanalyse de Bachelard est donc moins l'extension de la psychanalyse à de nouveaux objets qu'une refondation de la psychanalyse à partir de ces objets mêmes.

Enfin, par-delà sa dimension épistémologique et anthropologique, *La Psychanalyse du feu* jette les bases d'une critique littéraire d'un type nouveau, notamment en ce qui concerne la poésie et la question de l'image. Le hasard fait qu'un an auparavant Albert Béguin, dans *L'Âme romantique et le rêve* (José Corti, 1937), s'en était pris violemment à la psychanalyse appliquée, car « pour celui qui adopte cette "clef", les images du poète sont des signes traduisibles, que l'analyse "réduit" à leur signification "réelle" ». D'où cette conclusion sans appel : « Il y a dans cette science moderne, une telle méconnaissance de la qualité de nos aventures intérieures, un tel oubli de nos appartenances [...] qu'on en est à se demander si quelques réussites médicales compensent tant de méfaits spirituels » (rééd. José Corti, 1963, p. XV-XVII). À cette défiance, très convenue et parfois justifiée, *La Psychanalyse du feu* répond de belle façon. Alors que la psychanalyse freudienne suscite le reproche de réduire l'œuvre d'art à une problématique œdipienne, la fluidité de la psychanalyse bachelardienne, épouse chaque texte dans sa spécificité en multipliant les complexes culturels (complexes de Hoffmann, d'Empédocle, de Novalis...). En cela, Bachelard se situe dans le droit-fil de Charles Baudouin qui, dans *Psychanalyse de l'art* (Alcan, 1929) ou dans *Psychanalyse de Victor Hugo* (Genève, éd. du Mont-Blanc, 1943), se réfère à Freud, à Jung, à Rank ou à Adler¹³. Comme Bachelard, Baudouin évoque le complexe d'Œdipe, mais aux côtés du « complexe de Narcisse » ou du « complexe de mutilation » – qu'il choisit de nommer ainsi, d'un terme plus englobant et moins marqué que « castration ». Du fait que les « instincts ne se transforment en phénomènes supérieurs qu'après avoir été canalisés et filtrés dans la région des complexes¹⁴ », on retrouve chez Charles Baudouin la conception bachelardienne du « complexe de culture », « où tout complexe personnel se greffe sur un complexe primitif¹⁵ ».

Le privilège accordé aux grandes figures mythologiques tient au fait que Bachelard et Baudouin ont comme objet privilégié des œuvres littéraires (et pour Bachelard des textes "scientifiques" devenus poèmes). Au même titre que *Psychanalyse de Victor Hugo*, *La Psychanalyse du feu*, *Lautréamont* et *L'Eau et les Rêves* mettent au premier plan le texte, rompant ainsi avec le biographisme de Marie Bonaparte, dans son *Edgar Poe* (Denoël et Steele, 1933). Bachelard a lu avec intérêt cet essai de la princesse¹⁶ qui met à jour le foyer secret du poète, à savoir l'image de « la mère

¹³ Sur ce point, l'avant-propos de Pierre Albouy dans la rééd. de *Psychanalyse de Victor Hugo* chez Imago, 2018.

¹⁴ *Psychanalyse de l'art*, F. Alcan, 1929, p. 12.

¹⁵ *Ibid.*, p. 8.

¹⁶ Cet essai de Marie Bonaparte a été salué par Charles Mauron, qui s'y réfère dans son *Introduction à la psychanalyse de Mallarmé* (Neuchâtel, La Baconnière, 1950) pour souligner un « air de parenté » entre E. Poe et S. Mallarmé (p. 31). À l'inverse, dans le séminaire sur « La Lettre volée », Lacan a des mots très durs pour Marie Bonaparte, cette « cuisinière ». Sur fond

mourante » dans laquelle l’auteure reconnaissait son histoire propre, si bien que ce travail critique vaut comme autobiographie oblique – alors que curieusement la psychanalyse est quasi-absente de son autobiographie (*Souvenirs de jeunesse*, I et II, 1958). Mais malgré l’intérêt de l’ouvrage, Bachelard préfère « développer une explication de la cohérence de l’imagination sur le plan même des images, au niveau même des moyens d’expression. » (ER, 70) De la même manière, si Charles Baudouin rappelle à l’occasion tel épisode de la vie de Hugo, c’est pour mettre à jour des réseaux imaginaires (chap. II : « Le Père et la Mère : Le complexe d’Œdipe » ; chap. III : « L’Œil et le mystère : Le complexe spectaculaire » ; chap. IV : « Torquemada : Les complexes de mutilation et de destruction »). Ainsi, dès les années 30, est en place la ligne de partage qui oppose, au sein de la critique psychanalytique, les approches biographiques aux approches immanentes, pour qui l’œuvre vaut par elle-même.

Cette interprétation de l’image poétique connaît une seconde étape quand, en 1942, Bachelard publie *L’Eau et les Rêves*. Que l’auteur ait alors quitté Gallimard pour José Corti paraît anecdotique. Mais ce changement d’éditeur va de pair avec une prise de distance envers la psychanalyse – terme qui, cette fois, n’apparaît pas dans le titre. Comme il l’explique, Bachelard n’a pas retenu pour titre « La Psychanalyse de l’eau » du fait que « les images de l’eau, nous les vivons encore », « leur donnant souvent notre adhésion irraisonnée. » (ER, 14), alors que nous tenons à distance les théories préscientifiques du feu et de l’électricité. L’enthousiasme de Bachelard pour la psychanalyse semble donc un peu retombé. Cependant, moins composite que *La Psychanalyse du feu*, *L’Eau et les Rêves* se veut clairement une psychanalyse élémentaire de l’image poétique. En cela, le texte reprend et prolonge un des versants du texte précédent par la façon qu’il a de se réapproprier le lexique freudien et de prolonger la liste des complexes culturels (complexe d’Ophélie, de Nausicaa...). Comme dans *La Psychanalyse du feu*, le complexe d’Œdipe se trouve donc intégré à une série qui semble sans limite.

Au vu de cette reconfiguration du champ analytique, on peut avoir l’impression que Bachelard se situe plus près de Jung¹⁷ que de Freud. Mais en pareil domaine, il convient d’avancer avec précaution. Bachelard ne fait pas mystère de son intérêt pour Jung : *La Psychanalyse du feu* cite à plusieurs reprises *Métamorphoses et symboles de la libido* (PF, 47, 61, 67...) ; dans un entretien à la RTF (25 octobre 1955), l’auteur dit s’inspirer de *L’Homme à la découverte de son âme* ; et dans *La Poétique de l’espace*, il se range aux côtés de Jung pour condamner la psychanalyse freudienne qui tend à se « détourne[r] de l’œuvre d’art pour se perdre dans le chaos inextricable des antécédents psychologiques », jusqu’à faire du poète un

de rivalité institutionnelle avec la princesse, Lacan suggère ainsi que le texte de Poe, “perdu” par elle, est “retrouvé” par lui.

¹⁷ Sur les relations de Bachelard avec la pensée de Jung, je renvoie à l’article, essentiel, de Gilles Hiéronimus, « Culture de soi ou advenir du Soi ? Éléments pour une confrontation entre G. Bachelard et C. G. Jung », *Cahiers Gaston Bachelard*, n° 13, Dijon, 2015, p. 29-47. Voir aussi Jean-Jacques Wunenburger, « Chassé-croisé avec Freud », dans *Gaston Bachelard : Poétique des images*, éd. Mimésis, 2014, p. 131-146.

simple « cas clinique¹⁸ ». Mais ce compagnonnage ne doit pas faire illusion. Si Bachelard semble souvent en accord avec la pensée de Jung, cette apparente proximité dissimule des désaccords de fond. C'est ce que l'on constate avec la question des archétypes, essentielle dans l'œuvre poétique. En effet, les complexes culturels que déclinent Jung et Bachelard n'apparaissent pas, chez l'un et chez l'autre, dans la même lumière. Le dynamisme de Bachelard se heurte en effet au fixisme des archétypes alors qu'il rêve de rencontrer des « archétypes dynamiques ». Ainsi l'image du serpent « peut précisément nous servir d'exemple pour enrichir, par un caractère dynamique, la notion d'archétype telle qu'elle est représentée par C. G. Jung. Pour ce psychanalyste, l'archétype est une image qui a sa vie dans le plus lointain inconscient, une image qui vient d'une vie qui n'est pas notre vie personnelle et qu'on ne peut étudier qu'en se référant à une archéologie psychologique. Mais ce n'est pas assez dire que représenter les archétypes comme des symboles. Il faut *ajouter* que ce sont des *symboles moteurs*.¹⁹ » Une conception du sujet se joue là : alors que pour Jung, l'« individuation est pensée comme accomplissement plénier d'une *nature* originnaire²⁰ », Bachelard s'oppose à toute mythification d'une telle « nature » qui permettrait d'appréhender le moi comme totalité unifiée. Chez lui, en effet, le sujet est irréductible à un principe unique puisque « La vie d'un homme n'a pas de centre²¹ ».

Vis-à-vis de Jung, Bachelard est donc hésitant, car le jeu d'esquive auquel il se livre avec les archétypes concerne d'autres domaines. Ainsi de la rationalité. Certes, Bachelard aime à souligner la sourde persistance de l'inconscient au cœur d'un discours rationnel. Mais s'il dénonce les ruses de l'inconscient, ce n'est pas pour démontrer l'inanité de la raison mais au contraire la préserver. Car Bachelard, comme Freud, est un rationaliste ; et comme Freud, il semble craindre dans la démarche de Jung une dérive vers l'irrationalisme. En effet, si Jung a le mérite d'avoir mis en avant « la racine inconsciente de la quaternité²² », qui prévaut pour la parole poétique, il n'est pas question de l'étendre à d'autres domaines. Sur ce point, « Bachelard se rapprocherait davantage de Freud reprochant à Jung de conférer à l'inconscient une extension illimitée²³ », car la rationalité est une « valeur » dynamique. En effet, « Bachelard soutient non seulement l'idée d'une « *rationalité créatrice* », par analogie avec l'imagination créatrice, mais aussi celle d'une « *rationalisation active* », par analogie avec l'imagination active²⁴. »

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, Bachelard restera en relations étroites avec les milieux analytiques : en 1946, il accueille la SPP dans l'Institut pour l'Histoire des Sciences et des Techniques (rue du Four), alors annexe de

¹⁸ *La Poétique de l'espace*, PUF, « Quadrige », 1998, p. 14. Noté PE.

¹⁹ *La Terre et les rêveries de la volonté* [1948], José Corti, 2004, p. 236. Cité par Gilles Hiéronimus, art. cit.

²⁰ Gilles Hiéronimus, art. cit., p. 32.

²¹ *Fragments d'une poétique du feu*, PUF, 1988, p. 47. Voir aussi : « Il y a deux centres d'être en nous », *La Poétique de la rêverie* [1960], PUF, « Quadrige », 2016, p. 127.

²² *Le Matérialisme rationnel* [1953], PUF, « Quadrige », 2010, p. 48.

²³ Gilles Hiéronimus, art. cit., p. 34.

²⁴ *Ibid.*, p. 32.

la Sorbonne ; dix ans plus tard, quand la SPP appose sur ses nouveaux locaux une plaque commémorative en l'honneur de Freud, il assiste à la cérémonie²⁵ ; et de 1948 à 1955, il échange avec Ludwig Binswanger²⁶. Mais dans ses textes, notamment *La Poétique de l'espace* (1957), le ton se fait critique. Rejoignant pour partie les positions d'Albert Béguin, Bachelard souligne maintenant les limites de la psychanalyse devant l'image poétique. Face à elle, dit-il, le psychanalyste « perd le retentissement, tout occupé qu'il est à débrouiller l'écheveau de ses interprétations. Par une fatalité de méthode, le psychanalyste intellectualise l'image. Il comprend l'image plus profondément que le psychologue. Mais, précisément, il la "comprend". Pour le psychanalyste, l'image poétique a toujours un contexte. En interprétant l'image, il la traduit dans un autre langage que le logos poétique. Jamais alors, à plus juste titre, on ne peut dire : "traduttore, traditore" » (PE, 7-8). En somme, incapable de « sympathie », « le psychanalyste pense trop » mais « il ne rêve pas assez²⁷ », si bien que la poésie risque de n'être plus qu'un « majestueux lapsus de la Parole²⁸ » alors qu'elle « déborde de toute part la psychanalyse » puisque « d'un rêve elle fait toujours une rêverie. » (PE, 87)

L'heure est donc venue de nous « "dépsychanalytiquer" » (PE, 211). Et à cela, la phénoménologie doit nous aider. Dès lors que la psychanalyse lui apparaît maintenant comme une impasse, Bachelard ne veut plus lui soumettre une image poétique, comme celle de la « rondeur pleine ». Bien au contraire, il en appelle maintenant au métaphysicien car « en nous disant que l'être est rond, le métaphysicien déplace d'un coup toutes les déterminations psychologiques. [...] Il nous appelle à une actualité de l'être. » (PE, 212). Face aux insuffisances de Hackett sur Rimbaud, Bachelard avoue « mettre entre parenthèses [s]on savoir psychanalytique » s'il veut « recevoir la grâce phénoménologique de l'image du rêveur » (PE, 156). Mais même s'il montre à plusieurs reprises les limites de l'interprétation analytique, comme à propos de Tzara (PE, 203-204), on ne peut parler de véritable rupture avec le freudisme. L'œuvre de Jouve, nourrie de références analytiques, lui reste chère (PE, 13) ; et à partir d'une image explicative trouvée chez Jung, il montre comment on est invité là à « une coopération de la psychanalyse et de la phénoménologie » (PE, 36).

Jacques Poirier
 Université de Bourgogne
 poirier.jacques5@wanadoo.fr

²⁵ Sophie de Mijolla-Mellor, « Le surréalisme scientifique de Gaston Bachelard », *Topique*, 119, 2012, p. 45-51.

²⁶ « Correspondance Gaston Bachelard – Ludwig Binswanger (1948-1955) », transcrite, traduite et éditée par Elisabetta Basso et Emmanuel Delille, *Revue germanique internationale*, n° 30, 2019, p. 183-208.

²⁷ *La Poétique de la rêverie*, op. cit., p. 128.

²⁸ *Ibid.*, p. 3.